

## **Prologue**



*Jeudi 18 mai 2000*

Soixante ans que ça dure. Soixante ans que les bruits les plus fous courent dans Clairvivre et dans la région. Soixante ans que la Seconde Guerre mondiale n'en finit pas de resurgir de son trou puant. Limace increvable qui répand vaille que vaille sa noire traînée sur les conversations de la cité utopique.

Philippe Moreau regarde le déploiement de forces avec circonspection. Va-t-on enfin en avoir le cœur net ? Les experts de l'agence bordelaise Apave, spécialistes ès inspection des risques en tout genre, ont matérialisé un périmètre de sécurité. Rubalise rouge et blanche. Quelques badauds ont commencé à se rapprocher. On les dirait attirés par la délimitation d'une scène de crime. Un pensionnaire claudiquant pousse une brouette chargée de pots de géraniums. Deux femmes un peu trop curieuses se font doucement refouler par un homme en Pataugas kaki et en parka bleue. La bruine installe une pellicule poisseuse qui rend glissant le bitume des rues.

Le directeur de Clairvivre est le seul personnage en costume dans ce tableau post-nucléaire. Il bombarde Philippe Moreau de regards interrogatifs à chaque nouveau mouvement des experts. Comme s'il en savait plus que lui. Comme si son poste de responsable technique de la cité, comme si sa qualification d'ingénieur hospitalier lui conféraient la science infuse en tous domaines. Déjà pas mal qu'il ait alerté le directeur sur cette situation. Soixante ans, putain, ça ne pouvait plus durer ! Soixante ans de formules sanguines inversées et de maux de tête inexplicables. Soixante ans de perturbation des appareils de radiologie et de cardiologie. Il fallait en finir.

On se croirait dans une série d'anticipation des années soixante. *Le Prisonnier*, par exemple. On s'attend à tout moment à voir surgir le Rôdeur. L'énorme ballon

blanc qui étouffe les tentatives d'évasion de Patrick McGoohan. Ces immeubles hors du temps surgis en blocs colorés de la forêt. Ces types engoncés de pied en cap dans des combinaisons jaunes élastiquées à la taille. Capuches sur le crâne et masques à gaz leur font des museaux de mutants. Pourquoi pas aussi *Les Envahisseurs* ? « Philippe Moreau les a vus. »

Les écrans des compteurs ont commencé à réagir au pied du dispensaire-hôpital. Plutôt logique. C'est là que la plupart des dérèglements ont été relevés. Peu à peu les gars ont rétréci le périmètre suspect. Jusqu'à un petit local de béton semi-enterré. Au toit végétalisé. Un escalier à vis aux marches en béton, collé à la face nord-est de l'hôpital, y descend directement.

Les hommes en jaune ont ouvert la porte avec précaution. Philippe Moreau était allé chercher la clef. Les écrans des compteurs se sont carrément affolés. Ils ne crépitent plus comme les anciens compteurs Geiger. Fluide affichage numérique. Sondes alpha, mesures de radon. Les doses de radioactivité contenues dans le local sont significatives. Les techniciens de l'Apave demandent au directeur de tenir les curieux éloignés. Ces derniers sont près de faire céder la rubalise tant ils se poussent pour mieux voir. Philippe déplie ses longs bras pour renforcer la ligne de barrage.

Les experts commencent par évacuer quelques bacs à fleurs en bois. Ils les déposent sur un talus mouillé. La modeste construction sert aujourd'hui d'entrepôt à l'atelier de menuiserie. Philippe sent monter une espèce de suspense chez les pensionnaires et le personnel de Clairvivre. Maintenant ameutés en petite foule. Lui aussi est fébrile. Lui aussi, depuis qu'il a été embauché en 1994, a eu l'imaginaire infiltré par les rumeurs tenaces.

Le célèbre gramme de radium de Marie Curie. Le radium, cet élément un million de fois plus radioactif que l'uranium. Isolé à partir de la pechblende par Marie et Pierre Curie en 1898. Le radium, à l'époque dix fois plus cher à poids égal que le diamant le plus rare du monde. Ce trésor que leur fille Irène, prix Nobel de chimie avec Frédéric Joliot-Curie en 1934, est venue dissimuler dans la cité. En pleine

débâcle de 1940. Pour le soustraire à la convoitise des Allemands. C'est lui. C'est forcément lui, le radium, qui est venu contaminer les alentours. On a même raconté qu'elle l'avait caché dans la morgue, Irène, son radium. Presque devenu le scénario d'un film d'épouvante. Mais pourquoi Irène Joliot-Curie aurait-elle abandonné ce matériau si précieux lors de son départ de Clairvivre ? Non, Philippe Moreau n'y croit pas. Irène était trop attachée au legs de sa mère.

Il entend les experts pousser des cris de surprise. Étouffés par leurs masques. Des borborygmes satisfaits. Comme tous les experts quand ils voient leur quête récompensée. Même si elle révèle des éléments toxiques. Les mesures de radioactivité se sont amplifiées jusqu'à atteindre leur maximum en un point précis du sol bétonné. Il va falloir effectuer des frottis. Des prélèvements de poussière. Ils vont être analysés par le laboratoire de radiochimie de l'OPRI. Office de protection contre les rayonnements ionisants.

Rien d'autre à se mettre sous la dent. Les torches ont beau balayer le local de leurs faisceaux précis, aucun objet inhabituel. Aucun éclat de verre témoignant d'un bris d'ampoule. Même après un ménage sommaire, des traces du contenant auraient dû subsister. Vérifier au labo si l'on en trouve des vestiges microscopiques.

Une trappe dans le mur du fond ne livre pas davantage de secrets. Juste un seau métallique vide. Et une brosse dans le seau. Comment pourrait-il en être autrement ? se surprend à jubiler Philippe. Les légendes ne se laissent pas facilement apprivoiser par la science. Soixante ans que ça dure. Et le fantôme d'Irène n'est peut-être pas encore disposé à désertir Clairvivre.



**1**

**Paris, fumée noire**





C'est Pierre, le premier, qui a couru vers elle. Il a hérité de son père ce besoin spontané d'affection. Il enfouit son visage entre les plis de la jupe d'Irène. Elle a le réflexe de glisser doucement les doigts dans ses cheveux fins. Irène n'est pas experte en effusions. Mais elle n'a jamais vu son fils la serrer avec autant d'énergie. Elle sent qu'une charnière commence à grincer dans la vie de sa famille. Une lourde porte s'ouvre sur des lendemains illisibles. Même si on croit les en préserver, les enfants pressentent les premiers l'appel du vide. Ce vide que l'on convoque à l'aide d'une pompe dans les expériences de physique. Cette fois, le rôle de la pompe est dévolu aux relations internationales.

Hélène est moins démonstrative que son jeune frère. Elle reste stoïque. Au moins en apparence. Le dos bien droit dans sa robe au col Claudine. Elle est plus âgée que Pierre. Quatre ans et demi de différence. Mais aussi trempée dans un acier plus proche de celui qui forge le caractère de sa mère. Charles Seignobos garde quant à lui les mains dans les poches de son pantalon. À défaut de savoir où les poser ailleurs. La barbe blanche qui dévore son visage de vieux loup de mer contribue à dissimuler son émotion. Ses jambes commencent à être fragiles. Il s'appuie d'une hanche sur le muret du jardin de sa maison. Solide bicoque devenue une référence dans le Landernau intellectuel.

De tous les adultes, Madeleine Gangloff supporte le plus douloureusement cette énième scène d'adieu. Quand il faut pallier leurs absences, c'est souvent à elle que les Joliot-Curie confient la garde de leurs enfants. En temps normal, elle vit ça très bien. Cette fois, elle sait que des nuages s'amoncellent sur Paris. Rien de bon pour la cohésion de la famille. Frédéric Joliot-Curie surnomme avec affection sa cousine alsacienne « la dictatrice ». Tant il assimile sa pédagogie à de l'autoritarisme. Aujourd'hui l'armure s'est lézardée. Elle sanglote en lourds

hoquets sur la chemise de Fred. Il lui demande avec un faux étonnement ce qu'il se passe. Allons allons Mado, les panzers d'Hitler ne sont pas encore garés sous la tour Eiffel. Nous nous reverrons rapidement. Ne crains rien, ma chère Madeleine.

L'écart de l'Arcouest est un lieu-dit de Bretagne. Plus exactement une pointe qui abrite le port d'embarquement pour l'île de Bréhat. L'Arcouest prolonge le village de Ploubazlanec. Près de Paimpol. La communauté scientifique parisienne a pris l'habitude d'y couler des jours paisibles. Entre deux éprouvettes ou deux équations. Au point que des journalistes ont surnommé l'endroit « Sorbonne-Plage » ou « Fort-la-science ». Un délicieux camp retranché qu'ont élu dès le début du siècle pour leurs vacances, puis leur retraite, l'historien Charles Seignobos et le neurophysiologiste Louis Lapicque. Les deux savants ont revendu des parcelles de lande à leurs collègues et amis. Seignobos principalement a été le catalyseur de cette joyeuse immigration. Il est vite devenu « Le Capitaine ». Charles emmène tous ces forts en thème et leurs rejetons sur son bateau L'Églantine. Humer le bon vent du large qui fait rouler les vagues de la Manche. Quand l'Arcouest réunit ses protagonistes aux beaux jours, quasiment toute l'histoire du nucléaire français se lit entre les lignes d'écume fracassées contre les rochers.

La pointe de l'Arcouest est comme un sémaphore pour la famille Curie. Une calme boussole de vie dans des emplois du temps dévorants. Elle y reconstitue son tonus au contact des embruns bretons. Marie Curie y a même fait bâtir en 1926 une fonctionnelle maison de granit. Pour ses filles Irène et Ève. Un jour, Frédéric Joliot a dû casser à la hache le plafond de la chambre de sa belle-mère. Située à l'étage pour offrir une vue imprenable sur la mer. Marie était très frileuse. Elle avait eu envie qu'on lui allume un grand feu dans sa cheminée. La sciure compressée sous le plancher du grenier s'était enflammée.

La bande des scientifiques avait au début tendance à vivre en vase clos. On faisait du sport. On ralliait à la rame les îlots de l'archipel de Bréhat. Les îles Raguénès, Béniguet ou Logodec. Posées tels des confettis dentelés à quelques encablures de la côte. Il a fallu l'arrivée de Frédéric. Il a fallu son ineffable entrain et son goût du contact pour que le cercle d'amis s'ouvre vers l'intérieur des terres. Et noue des relations avec les habitants de Ploubazlanec.

En vacances à l'Arcouest, Fred enfile une vareuse bleue et hisse la grand-voile de son maniable petit cotre. Grâce à lui le couple Joliot-Curie se fond dans le décor avec gourmandise. Irène et Fred dansent sur les placettes lors des fêtes de village. Fred pêche même au casier. Et pose quelques filets avec son marin François Rousseau.

Fred et Irène ont envoyé Hélène et Pierre, son petit frère, en Bretagne pour l'année scolaire 1939-40. Loin des tourments qui allaient nécessairement affecter Paris après la déclaration de guerre simultanée du Royaume-Uni et de la France à l'Allemagne. À la suite de l'invasion de la Pologne. Léontine les a rejoints pour seconder Madeleine. Léontine est la cuisinière des Joliot-Curie dans leur maison d'Antony, en région parisienne. Davantage utile aux enfants qu'à leurs parents. Irène et Fred se satisfont régulièrement de manger sur le pouce. Au gré des manipulations en cours. Quand ils ne sautent pas les repas.

Irène a récemment écrit une lettre à Hélène. Comme Marie Curie lui en avait écrit une au déclenchement de la guerre 14-18. Irène affiche plus facilement des envolées de tendresse dans ses relations épistolaires que dans la vie réelle. Elle a voulu rassurer Hélène. Elle lui a dit que la famille serait séparée pendant quelque temps mais qu'ils se retrouveraient tous bientôt. Elle sait qu'il ne faut pas prendre Hélène pour une idiote tenue à l'écart du monde. Alors elle lui a décrit aussi avec objectivité la situation de Paris. Sa tristesse de voir partir des groupes d'enfants évacués qui portent « sur leurs habits une grande étiquette avec leur destination comme des petits colis marchant tout seuls ». Irène a senti que ses inquiétudes,

même masquées, avaient déteint sur sa fille. Seulement douze ans mais une conscience politique déjà bien formée. Hélène fait la leçon à ses camarades apathiques du cours primaire supérieur de Paimpol, auquel elle est temporairement inscrite.

L'heure n'est plus hélas aux danses folkloriques. Ni aux activités nautiques. Le havre d'évasion est devenu un sanctuaire de repli. Fred s'apprête à remonter la vitre de la 402. Il jette sa cigarette encore allumée sur le gravier de l'allée. Il voudrait ne pas le montrer, mais un voile humide commence à faire briller ses yeux. Les week-ends comme celui-ci sont trop courts. Et trop espacés. Et les vacances de Pâques encore si éloignées ! Du coup, les retrouvailles sont plus intenses que si Irène et Fred avaient le loisir de rejoindre fréquemment leurs enfants.

Entre flots bougons et nuages grisâtres, des goélands tournoient au gré des bourrasques. Leur ballet erratique lui rappelle les escapades jusqu'au phare du Paon. Planté à l'extrémité nord de Bréhat. Les oiseaux l'encerclent toute la journée d'une tornade blanche et argentée. Un mouvement perpétuel qui a guidé des générations de marins. La nostalgie se mêle au chagrin de se séparer des enfants. Irène s'est emmitouflée dans son gilet de laine. Il est temps d'enclencher la première. Filer sans se retourner. La route est longue jusqu'à Paris.

Irène n'est pas femme à tergiverser. Elle n'a qu'un mètre à faire pour atteindre l'interrupteur du laboratoire. Elle s'attarde pourtant quelques secondes dans la pénombre. Se laisse aller à flotter entre deux pensées. Comme on nage entre deux eaux. L'obscurité n'est pas absolue. La peinture bleu nuit des carreaux tamise les rayons de lune quand le ciel est dégagé. Certainement pas la lumière des réverbères, puisque le black-out a été décrété. Défense passive contre les bombardements potentiels. Les fenêtres du labo sont occultées car on y travaille très tard. Une introuvable clarté donc. Qui lui rappelle l'ambiance des « petites Curies ».

Dès janvier 1915, alors qu'elle avait juste dix-sept ans, Irène Curie était indissociable de sa mère Marie. Madone de la radiologie ambulante au front. Marie Curie avait usé de sa notoriété pour imposer d'insolites camionnettes Renault. Vite devenues pour les médias les « petites Curies ». Cabinets à rayon X pour secourir les poilus. Une révolution dans la chirurgie des soldats blessés. On localisait plus rapidement l'emplacement des projectiles dans leur chair. On évitait les charcutages intempestifs. Et Irène, la brillante Irène Curie de dix-sept ans qui prenait en main un service de formation des manipulateurs radiologiques, Irène serait à jamais marquée par ce défilé de jeunes hommes défigurés ou estropiés.

Si loin tout ça. Les souffrances de la Grande Guerre sont rangées dans ses souvenirs d'adolescente trop tôt confrontée aux réalités les plus crues. C'est si loin mais un soupirail s'entrouvre sur les images refoulées. Une nouvelle guerre vient de commencer. Ces mâles irresponsables n'en ont donc pas eu assez ? Une « drôle de guerre », lit-on dans les journaux. Comme si la guerre pouvait être drôle !

Elle le sait bien, Irène. Elle se rappelle ces garçons qui portaient la fleur au fusil. Persuadés de revenir bientôt en héros dans leur famille. Elle le sait bien, Irène, que les rodomontades et les paris des débuts de conflits se ressemblent tous. Elle le sait et elle frissonne. Debout dans cette nuit artificielle qui hante son labo. La guerre n'est pas arrivée avec de gros sabots. Trop flagrant. Juste un voile persistant de ténèbres. Paris n'est plus la Ville lumière. Les gens sortent avec un masque à gaz en bandoulière. Des sacs de sable enveloppent les pieds des statues. Quelques indices tranchants qui ont déchiré la douceur de vivre.

Quand elle actionne l'interrupteur, Irène est surprise une fois encore d'apercevoir le papier adhésif disposé en croix sur les carreaux. Pour atténuer les brisures de verre en cas d'explosion. Elle n'arrive décidément pas à s'y faire. Comment s'isoler de ce contexte délétère ? Irène est comme chaque jour la première de son équipe à arriver au travail. Bien avant que l'aube hivernale ne pointe sans esbroufe son nez dans les rues. Elle profite de cette avance matinale pour éviter les sentinelles en uniforme qui vont se poster devant la porte du labo dès son ouverture officielle. Le personnel a été prévenu. Toute information scientifique relève désormais du secret militaire.

Irène enfle une blouse blanche. Ça la réchauffe un peu. Sa main effleure le radiateur en fonte. Il fonctionne normalement. Irène est moins frileuse que sa mère. Elle a l'habitude des séjours en montagne. Probablement le manque de sommeil qui lui donne la chair de poule. Les soucis, l'incertitude vaseuse. Elle vérifie les réglages des appareils du labo. Étalonne les instruments de mesure. Analyse les résultats des expériences qu'elle a lancées la veille. Pavel Savitch, son collaborateur de l'Institut du radium, a passé une partie de la nuit à les surveiller.

Mais aujourd'hui Irène n'est pas portée par son enthousiasme habituel. Elle sait que Fred a rendez-vous avec le ministre. Son époux est le porte-parole des savants atomistes français. De son entrevue dépendront tellement de choses pour la poursuite de leurs recherches. Irène a horreur de l'emphase. Elle se force à ne pas

penser plus grand. Pour l'avenir de l'humanité. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit en ce début d'année 1940.